INDIVIDU et COMMUNAUTE - étude de Spinoza

Contextualisation du *TTP* – repères complémentaires

source : A. de Chaisemartin

1. Une cohabitation de diverses communautés plus ou moins paisible

Au terme de la guerre de Quatre-Vingt ans (1568-1648), les Provinces Unies venaient tout juste de conquérir leur indépendance contre la monarchie espagnole. La nouvelle « République des Provinces Unies » a adopté un régime décentralisé fondé sur des conseils de régents, des assemblées administrant les grandes villes et les différentes provinces, sans chef suprême entre 1650 et 1672. C'était un régime considéré comme le plus tolérant d'Europe car il avait dû faire taire les querelles religieuses internes pour lutter pour l'indépendance et a accueilli de grandes vagues de migrations, l'une venue des Pays-Bas du Sud ravagés par la guerre et l'autre venue d'Espagne et du Portugal, où l'Inquisition poussait les juifs, même convertis au catholicisme, à fuir les tortures et les confiscations de biens.

Comme on le lit dans l'introduction de l'édition GF par Maxime Rovere, « dans les PU, un nombre exceptionnel de religions se côtoyaient, et des querelles éclataient régulièrement entre communautés pour toutes sortes de motifs, chacun essayant de mobiliser les pouvoirs publics contre les autres. » (p. 16).

Les communautés vivent ensemble au quotidien, et se mélangent très facilement pour le travail, le commerce. Des contrats sont passés avec des hommes de toutes religions et de toutes origines. De plus, les conversions sont chose courante, à l'issue d'un cheminement spirituel, ou tout simplement à l'occasion d'un mariage ou d'un déménagement : selon M. Rovere, l'appartenance à religion est moins affaire d'identité que d'orientation. Elle répond moins à la question « Qui suis-je, qui sont les miens ? » qu'à la question « Comment nous orienter vers le vrai bien et par quels moyens ? » (p. 20) (moins une question identitaire qu'une question de valeurs morales)

La coexistence des communautés aux PU est rendue possible par une nette distinction entre espace public et espace privé : sous prétexte d'ordre public, les signes religieux sont interdits dans la rue aux minorités non calvinistes.

Les communautés cohabitent mais peuvent ainsi également entrer régulièrement en conflit. De plus, les communautés peuvent connaître des conflits doctrinaux internes et persécuter ou bannir certains de ses membres. C'est le cas dans la communauté juive de Spinoza.

Uriel Da Costa, juif, qui nie l'immortalité de l'âme, est condamné à la flagellation sur la place publique. Le jeune Spinoza a probablement assisté à la séance de flagellation. Comme on le verra, les bannissements de la communauté juive n'étaient pas rares à l'époque.

Comment les membres de la communauté de Spinoza pouvaient-ils comprendre les autres habitants ? Les Juifs portugais ou d'origine portugaise parlent néerlandais avec leurs concitoyens, utilisent le portugais comme langue quotidienne (autrement dit, langue vernaculaire) au sein de la communauté, et écrivent en espagnol. En ce qui concerne la réflexion philosophique, c'est en latin que Spinoza écrit, comme la quasi-totalité de ses collègues européens.

→ Spinoza est polyglotte (lira aussi l'allemand, le français, l'italien ou le grec ancien) :
capacité à comprendre des membres de communautés diverses

2. Un homme singulier en rupture de ban avec sa communauté

Il devient orphelin de mère très tôt (à six ans), étudie à l'école juive élémentaire, y apprend l'hébreu et l'araméen (langue de Jésus et des rabbins), y étudie en profondeur la Torah et découvre Maïmonide (une des plus grandes autorités rabbiniques du Moyen-Âge, théologien, philosophe et savant). Ses parents le destinent au rabbinat, d'où ses études assez poussées, après ses 10 ans, sous la conduite d'un grand talmudiste. Cependant, il n'accède pas aux niveaux supérieurs des programmes d'enseignement de la Torah. Son père meurt alors qu'il a 22 ans. C'était un marchand réputé dans l'import-export de fruits secs et d'huile d'olive, et un membre actif de la communauté (synagogue, œuvres de bienfaisance et écoles juives) qu'il aidait à se consolider. Spinoza reprend dès lors avec son frère le commerce paternel pendant deux ans.

C'est à cette époque qu'il décide d'apprendre le latin auprès de l'ancien jésuite (ordre religieux catholique) démocrate et « libertin » Franciscus van den Enden, qui l'ouvrira à d'autres connaissances telles le théâtre, la philosophie, la médecine, la physique, l'histoire ou encore la politique. Dans l'école de ce jésuite, il découvre des historiens romains (d'où l'évocation de Tacite et Quinte-Curce dans le *TTP*) et des penseurs antiques et modernes (Cicéron, Sénèque, Thomas d'Aquin, Machiavel, Descartes, Hobbes, Machiavel...).

L'année 1656 marque un tournant dans sa vie : Spinoza subit le *herem* (mot hébreu), c'est-à-dire l'exclusion radicale de sa communauté. Le *herem* le bannit et le maudit pour cause d'hérésie, de façon particulièrement violente et, chose rare, définitive, c'est-à-dire à vie. Si l'exclusion de Spinoza est exceptionnellement sévère, à cette époque, les « exclusions » ou « bannissements » étaient chose commune dans les milieux religieux, même tolérants, et cette exclusion n'est pas la première crise traversée par la communauté juive d'Amsterdam.

Les termes de l'exclusion sont les suivants : « Nous formulons l'excommunication, l'expulsion, l'anathème et la malédiction contre Baruch d'Espinoza... Que Dieu ne lui pardonne jamais ! ». Il est interdit à quiconque d'entrer en

contact avec lui et de lire ses écrits. Spinoza est accusé d'« actions monstrueuses », d'« effroyables hérésies ». Il est difficile de savoir avec exactitude quels propos ou attitude sanctionne ce *herem*, car aucun document ne fait état de la pensée de Spinoza à ce moment précis ; il a 23 ans et n'a encore rien publié.

On sait cependant qu'à cette époque, il fréquente l'école de van den Enden, et développe de nouvelles relations et de nouvelles idées. Il est probable qu'il professe, dès ces années-là, qu'il n'y a de Dieu que « philosophiquement compris », que la loi juive n'est pas d'origine divine, et qu'il est nécessaire d'en chercher une meilleure. Une autre hypothèse est soutenue par certains chercheurs, en particulier par Maxime Rovere : Spinoza aurait profité de la possibilité offerte par la loi civile pour se faire déclarer mineur et se débarrasser des dettes qu'il avait héritées de son père. Or dans les statuts de la communauté juive, cet acte est passible de *herem* immédiat. La décision des *parnassim*, ces laïcs qui dirigeaient la communauté juive, viserait donc principalement le recours aux lois laïques, et peut-être en second lieu les prises de position intellectuelles de Spinoza.

Quoi qu'il en soit, Spinoza semble accueillir sans grand déplaisir cette occasion de s'affranchir d'une communauté juive dont il ne partage plus vraiment les croyances¹⁰ ; on ne possède aucune trace d'un quelconque acte de repentance visant à renouer avec elle. Après son exclusion de la communauté juive portugaise en 1656, Spinoza abandonne les affaires paternelles, et signe désormais ses lettres sous le nom latin de « Benedict » et « Benedictus Spinoza » ou simplement « B ». Le **changement de nom** est lié au bannissement de la communauté, mais plus profondément à un **changement d'identité** induit par le départ de la communauté.

Il rompt avec sa famille et pour gagner sa vie, apprend à polir des lentilles de télescope et de microscope. Il côtoie alors des hétérodoxes de toutes confessions, notamment des cercles protestants inspirés par Descartes, dont la philosophie exerce sur lui une influence assez profonde. La figure de Van den Enden est particulièrement instructive : ce jésuite a été exclu de sa communauté religieuse (la Compagnie de Jésus) alors qu'il était encore en formation pour devenir prêtre – exclu pour ses « erreurs », dont on ne connaît pas la nature, et a développé une pensée progressivement incompatible avec le catholicisme, qu'il finit par rejeter. Peu à peu (durant les années 1660) émerge sa réputation d'athée. Van den Enden adopte la devise : *intus ut libet, foris ut moris est*, ce qui signifie « en dedans penser ce qu'on veut, en dehors obéir à l'usage », en vertu de quoi il dissimule sa libre pensée sous des dehors catholiques. Dans ses œuvres (en 1662 et 1665) où l'on peut déceler l'influence de Machiavel et de Spinoza, il milite pour l'installation en Amérique du Nord d'une colonie coopérative, égalitariste, anti-esclavagiste et tolérante du point de vue religieux. Sa pensée est anticléricale et démocratique, favorable à l'éducation des masses, afin de ne pas laisser le savoir aux mains d'une élite. Il est intéressant de remarquer les liens idéologiques avec Spinoza, et le parallélisme biographique.

3) Un ami fidèle et un humaniste

Spinoza est dénoncé à l'Inquisition, vers 1658-1659, comme mécréant, et même athée. Vers 1660, il quitte Amsterdam pour Rijnsburg, où il rejoint des cercles intellectuels influents. À 32 ans publie sa première œuvre, *Les Principes de la philosophie de Descartes*. Ildéménage encore, puis vers 1670, il s'installe définitivement à La Haye. C'est en 1670 qu'il publie anonymement le *TTP*. Comme on le verra, l'ouvrage est attaqué de toutes parts, et interdit en 1674.

Dans ces circonstances, méfiant, Spinoza décide de ne plus rien publier, pour éviter les représailles religieuses. Tout le reste de son œuvre paraîtra après sa mort.

Spinoza était « inassimilable au monde juif, inassimilable au monde chrétien, son lot était désormais la solitude », écrit Rolland Caillois, dans l'introduction au volume *Pléiade* de ses *Œuvres complètes* (1988, p. XII) Son relatif isolement explique que de nombreux aspects de son existence nous échappent : le philosophe n'eut pas de vie publique, il refusa une chaire à l'université d'Heidelberg (1673), ce qui aurait nui à sa liberté de penser et même à son intégrité morale.

Il n'était pas un ermite non plus, il était protégé par des cercles intellectuels auxquels il appartenait. Il fut un ami des plaisirs, des joies de la vie, de l'amitié et un vrai penseur de la vie en société (dans toute son œuvre, et pas seulement le *TTP*). On peut dire que sa vie était partagée entre la solitude (propre au travail et à l'exercice de la réflexion) et un cercle étroit d'amis et de correspondants.

Parmi ses amis, on compte Jarig Jelles, du milieu des chrétiens libéraux et anticléricaux, à qui il écrit cette citation de Thalès dans une lettre : « toutes choses sont communes entre amis » (Lettre 44). La sentence retenue par Spinoza montre que celui-ci avait une haute vision de l'amitié, comme lieu du partage et de la communion. C'est grâce aux soins de ses amis Jarig Jelles et de Louis Meyer que ses écrits non publiés paraîtront en novembre dans un volume intitulé *Opera posthuma*¹³, avec les seules initiales B. de S.

Spinoza défendra ses amis à plusieurs reprises. C'est pour défendre ses amis Johannes et Adriaan Koerbag qu'il entreprend, on le verra, la rédaction du traité théologico politique. Il est, en général, un défenseur de la dignité humaine face à l'oppression arbitraire. Si *l'Éthique* figure sans nom d'auteur dans ses *œuvres posthumes*, ce n'est plus par prudence : selon Rolland Caillois, « il s'agit d'annuler l'individu, la vérité n'a pas d'auteur. » (Intro *Pléiade*, p. XIV). Cette remarque intéressante souligne que l'individu Spinoza n'a pas cherché, par ses écrits, la gloire et la reconnaissance individuelle mais qu'il s'est mis au service de la recherche de la vérité, pour la communauté humaine, et avec une certaine humilité. On lui prête ces derniers mots, avant sa mort : « J'ai servi Dieu selon les lumières qu'il m'a données. Je l'aurais servi autrement s'il m'en avait donné d'autres ».